

Paul Virilio, premier sur la vitesse

Libération · 19 sett. 2018 · Par ROBERT MAGGIORI Journaliste au service Livres

Longtemps Paul Virilio a été, avec Jean Baudrillard, un penseur sidérant. L'un étudiait vraiment la sidération, les effets qui se déroulent de façon soudaine et interpellent parce qu'on croit qu'ils n'ont pas eu lieu – comme certaines guerres éclairs, ou des guerres que l'on aperçoit seulement sur des écrans, sous forme de ciels bagdadis parcourus par des boules météores lumineuses. L'autre était obsédé par la vitesse – lui, si calme et posé. De fait, on doit à Paul Virilio, dont on a appris la mort mardi à 86 ans, d'avoir fait de la vitesse un concept propre à définir la postmodernité – quand un autre grand sociologue, Zygmunt Bauman, a préféré, lui, parler de «société liquide». Virilio était architecte, et a recouvert maintes fonctions dans ce domaine et dans celui de l'urbanisme. Il avait même forgé le projet d'un musée de l'accident, partant de l'idée qu'il ne saurait y avoir de technologie – avec ses effets sociaux, voire politiques – sans «accident». Mais son apport principal est ce qu'il nommait la dromologie, la «science de la vitesse» qui caractérise notre époque, représente le «progrès» comme une course sans fin vers l'accumulation et la «croissance», finit par soumettre tant les faits sociaux que les comportements individuels à la dictature du temps et, en fin de compte, rend incapable de «regarder en arrière», mutilant ainsi l'expérience, scindée du rapport au passé et à la mémoire.



C'est en connectant la question de la technologie à celle de la vitesse, que Virilio montre comment le destin de l'humanité se trouve de plus en plus lié à la logique belliqueuse du progrès techno-scientifique qui, le plus souvent – au nom de l'«expansion» et de la conquête de l'hégémonie entre Etats ou grands cartels économico-industriels aujourd'hui plus forts que les Etats –, prend l'aspect d'une vraie violence militaire, ou bien d'une guerre sans armes apparentes qui, au nom cette fois de la «primauté» technique, condamne chacun à «suivre» un mouvement de «progrès» qui n'a d'autre finalité que d'être «rapide» et de rendre obsolète «tout ce qu'il y avait avant». Cette «course» à laquelle chacun, par des techniques massives d'advertising, de «notifications» et de persuasion communicationnelle, est sommé de participer, et dont nul ne sait vers quelle arrivée elle se dirige, touche également la sphère politique, laquelle, ne pouvant influencer sur la vi-

tesse des métamorphoses technologiques, ne fait que les suivre, cède autrement dit sa souveraineté devant le pouvoir des mégagroupes de l'information et de la communication, et se sépare ainsi des (ou devient étrangère aux) pratiques et des intérêts des citoyens. Ces thématiques sont aujourd'hui reprises par tous – et, sur le plan de la sociologie et de la philosophie, par Hartmut Rosa, théoricien de l'«accélération» – mais Paul Virilio les avait théorisées dès les années 80 – parfois dans les pages de ce journal – quand personne ou presque ne voyait encore que les principaux changements qui allaient advenir, dans les moyens d'information, l'élaboration et la transmission des données, les moyens de transport, la socialité en «réseaux», avaient à voir avec la vitesse et la réduction du temps au seul présent. On sait qu'aujourd'hui ce «qui compte», c'est ce qui vient d'arriver, et que ce qui a été fait ou pensé «avant» est comme dans un cône d'ombre : il ne faudrait pas que Paul Virilio – même si cela justifiait rétrospectivement ses théories – soit oublié parce que précurseur et pionnier. •